

COMPTES RENDUS

José QUITIN, *La musique à Liège entre deux Révolutions (1789-1830)*, Liège, Pierre Mardaga, 1997.

Depuis de nombreuses années, José Quitin étudie la vie musicale à Liège. Ses livres, articles et notices diverses couvrent mille ans d'histoire. Mais José Quitin, c'est plus que de l'érudition locale, c'est avant tout une perspective historique originale. Dès son ouvrage sur la maîtrise de la collégiale Saint-Denis, il a mis en évidence une approche institutionnelle. Au cœur d'une cité, si ce sont les individus qui chantent et sonnent des instruments, ce sont les institutions, formelles ou informelles, qui donnent le rythme. En 1964, l'approche de José Quitin était novatrice et suscita bien des émules, ici et ailleurs. Trente ans plus tard, José Quitin nous offre, sur un sujet à la fois proche et différent, les résultats de longues et minutieuses réflexions sur la pratique musicologique.

Si, un temps, José Quitin a fondé son projet sur une sociologie des institutions, aujourd'hui, il s'engage dans une perspective politique. Perspective qui suppose bien entendu une sociologie des institutions, mais aussi une sociologie des comportements. Le titre le clame (malheureusement pas sur la couverture) : *La musique à Liège entre deux révolutions (1789-1830)*. Immédiatement, José Quitin plonge le lecteur dans un milieu qui ne peut être que Liège, l'unique ville à avoir réellement vécu deux révolutions. Immédiatement encore, José Quitin fait partager son projet : donner à découvrir une pratique qui se défait et

se refait, une pratique qui cherche ses modes et ses moyens d'expression. Et puis, ce titre le dit clairement : la musique tout autant qu'une révolution fait et défait aussi.

Pourtant, la tâche de José Quitin n'a pas été simple. Pas de compositeur célèbre ces années-là : Grétry est à Paris, Franck n'y est pas encore. Pas de découverte d'un chef-d'œuvre non plus qui pourrait tenir fièrement entre *Richard Cœur de Lion* et *Les Béatitudes*. La force de José Quitin, c'est précisément de savoir cela mieux que quiconque. De ne pas nous inviter à la frénésie de la découverte, mais plutôt à la profondeur de la compréhension. D'aucuns pourraient prétendre que ce choix était le seul possible. En fait, c'était le meilleur choix. Il est de nombreuses histoires sociales de la musique qui délimitent chronologiquement leur objet sans mettre en évidence un paramètre précisément social.

José Quitin articule son étude en deux sections : une première qui couvre la Révolution de 1789 et ses prolongements que sont le régime français et une seconde qui couvre le régime hollandais et ses conséquences, la Révolution de 1830. À l'intérieur de chacune de ces deux sections, José Quitin ne pouvait prendre un point de vue identique. C'eût été confondre l'instabilité de l'après 1789 avec la relative stabilité du régime hollandais. C'eût été également occulter une autre différence. À la désintégration du système mis en place sous les princes-évêques et qui occupe les années 1789 à 1815 succède une ère de reconstructions débouchant institutionnellement sur la fondation de l'École royale de musique.

Afin de ne pas sombrer dans l'anecdotique qui est souvent le lot de ce type d'ouvrage, il convenait à l'auteur de réunir une documentation la plus vaste possible. Éviter de se contenter d'un résumé des articles de la presse, pour intégrer sources d'archives, partitions, règlements, manuels et données biographiques. José Quitin fait montre d'une telle richesse d'information qu'on se demande parfois s'il n'a pas été lui-même témoin des événements qu'il relate. Grâce à un sens très fin de la critique, il se détache encore de cette image pour entraîner le lecteur vers des propos parfois contestables, certes, car rarement explicités en détail,

mais toujours pertinents. "Tant à la Révolution qu'à l'Empire, il a manqué à la fois Gluck et Beethoven !" (page 134). Assertion plus ou moins exacte, légèrement réductrice, mais finalement n'est-elle pas la plus juste ? Et lorsqu'elle est clamée avec modestie, elle prend réellement poids. José Quitin ne triche pas avec le lecteur, pas plus qu'avec lui-même.

C'est là une autre qualité de cet ouvrage. Son parcours détaillé, la mise en évidence d'un manque de recul des acteurs de cette histoire mouvementée, emportent le lecteur dans un dédale de venelles et de bras de Meuse. L'organisation et la rédaction de ce livre sont à l'image de la ville entre 1789 et 1830, d'une ville qui cherche son visage, conservant et monumentalisant ses idoles tout en imaginant les grandes avenues (l'École de musique, les virtuoses du violon, mais aussi les boulevards) qui seront la Liège de l'industrie conquérante.

Je n'ai eu que deux regrets en fermant ce livre. D'abord que sa présentation physique ne soit pas à la hauteur de son contenu. Ces grandes pages sont arides. Les notes jetées en fin de chapitre et pourtant tellement importantes dans ce type d'ouvrage gâchent la consultation rapide à laquelle sert aussi ce livre. Mon deuxième regret : d'avoir refermé ce livre. Mais déjà, entre ces quelques propos et leur parution, je l'ai ouvert cent fois. À chaque fois, l'œil en quête d'un détail est aspiré, et finalement c'est un chapitre qu'il vient de relire.

Philippe Vendrix

Charles DEWULF, *Clavier-Büchlein vor Anna-Magdalena Bachin*, Welkenraedt, l'auteur (53 rue Lamberts, 4840 Welkenraedt), 1997.

Charles Dewulf est un passionné de Jean-Sébastien Bach. Il en est aussi devenu un fin connaisseur. Lors de deux séances mémorables, il a livré aux membres de la Société liégeoise de Musicologie son interprétation de l'*Art de la Fugue*. Cette fois, c'est le premier *Clavier-Büchlein vor Anna-Magdalena Bachin*